

---

## L'ethos de rupture en politique : « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! », Philippe Poutou

“Ethos of rupture” in politics: A worker is there to shut his mouth!, Philippe Poutou

Alice Krieg-Planque

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/3773>

DOI : 10.4000/aad.3773

ISSN : 1565-8961

### Éditeur

Université de Tel-Aviv

### Référence électronique

Alice Krieg-Planque, « L'ethos de rupture en politique : « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! », Philippe Poutou », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 29 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/3773> ; DOI : 10.4000/aad.3773

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 novembre 2019.



*Argumentation & analyse du discours* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# L'ethos de rupture en politique : « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! », Philippe Poutou

*“Ethos of rupture” in politics: A worker is there to shut his mouth!, Philippe Poutou*

Alice Krieg-Planque

---

- 1 Cet article vise à saisir ce que peut être l'« *ethos* de rupture » en politique, à en identifier les différentes formes, et à en cerner les éventuels paradoxes dans le contexte de la vie politique française contemporaine. Le livre de Philippe Poutou intitulé *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* publié dans le cadre des élections présidentielles de 2012, où Poutou était le candidat du NPA (Nouveau Parti Anticapitaliste), servira de terrain d'étude privilégié pour ce travail qui mêle analyse du discours, études rhétoriques et sociologie politique.
- 2 Notre analyse de l'ouvrage de Poutou conduit à repérer les formes et les enjeux d'une image de soi en rupture avec les normes sociales de la prise de parole politique légitime, amenant à un questionnement sur les conditions d'accès des groupes dominés à des arènes de discussion contrôlées. Elle permet également de mettre en relief le recours à la réflexivité langagière comme modalité de construction de l'« image de soi », notamment dans le genre « livre politique », soulignant ainsi l'importance d'un usage rhétorique du métadiscours.

## 1. La notion d'*ethos* de rupture : « paraître en rupture », « dire être en rupture », « dire s'exprimer en rupture »

- 3 En dépit d'une certaine évidence à première vue, la notion d'« *ethos* de rupture » mérite qu'on s'y arrête. A un certain niveau de généralité, l'*ethos* de rupture semble relativement simple : il s'agirait d'une certaine image de soi caractérisée par la différence, la nouveauté, la transgression, le non-conformisme... Bref, il s'agirait d'une

façon d'être, de dire ou de faire autrement. Un récent colloque précisément consacré à « L'*ethos* de rupture de l'Antiquité à nos jours » (Guérin, Leblanc, Pia, Soulez édts., à paraître) a d'ailleurs proposé d'appréhender la notion à travers des données empiriques variées : semblent alors relever de l'*ethos* de rupture aussi bien la capacité à susciter de vives émotions chez l'auditoire, la prétention à gouverner différemment de son prédécesseur, le recours à un lexique particulièrement inhabituel, les invocations à rompre avec le système, la capacité à émerger sous la figure d'un leader charismatique, etc. Mais, à observer de plus près les réalisations diversifiées de l'*ethos* de rupture, et tout particulièrement dans le domaine de la vie politique contemporaine, il apparaît que la mise en scène de soi comme « en rupture » peut s'observer à des niveaux distincts, comme nous le proposons après quelques précisions concernant la notion d'*ethos*.

- 4 Dans une tradition rhétorique aristotélicienne enrichie par l'analyse du discours (Dominique Maingueneau 2013) et par la sociologie interactionniste (Erving Goffman 1973 [1959]), nous envisageons l'*ethos* comme l'« image de soi que l'orateur produit par son discours » (Amossy 2002), en particulier sous l'angle des propriétés intellectuelles, morales et sociales attribuées à l'orateur. Ainsi, en fonction des propos qu'il tient, et ceci dans une situation déterminée, l'orateur se donne à voir comme sincère, honnête, humble, technocratique, vulgaire, proche du peuple, etc. Il convient de préciser que, conformément à une conception sociodiscursive du discours, le *discours* ne se limite pas ici au verbal et au paraverbal, mais peut inclure les dimensions mimo-gestuelles, voire les postures, les vêtements et parures, les comportements (renvoyant alors l'*ethos* à une notion voisine, bien que plus large, d'*hexis* corporelle). Dès lors, la notion d'*ethos* permet « de penser la présentation de soi comme un phénomène sociodiscursif unifié et de l'analyser dans ses dimensions plurielles » (Amossy 2010 : 15), au service de l'étude de corpus diversifiés.
- 5 Suivant cette conception large de la notion d'*ethos*, l'*ethos* de rupture en politique peut s'observer sous trois aspects distincts. Une première forme d'*ethos* de rupture se présente comme un « paraître en rupture ». Il s'agit de sembler innover ou se différencier par une façon de s'habiller ou de se tenir (pour un homme, se présenter sans cravate à l'Assemblée nationale...), par une façon de parler (s'éloigner de l'accent parisien...), mais aussi, et surtout, s'agissant du domaine politique, par des idées et des contenus programmatiques originaux ou dissonants dans un contexte socio-historique donné (proposer de nationaliser les banques, de sortir de l'Union européenne, d'interdire les licenciements...).
- 6 Une seconde forme d'*ethos* de rupture consiste, pour l'homme ou la femme politique, à « se dire être en rupture ». Il s'agit alors de mettre explicitement en avant un changement personnel (« j'ai changé », Nicolas Sarkozy en 2007), de s'engager à incarner le pouvoir autrement (exercer une « présidence normale », François Hollande en 2012), ou encore de prétendre dépasser le « clivage droite-gauche » (Macron en 2017). La prétention à la rupture est alors explicitée, mais elle porte sur l'être, et non pas sur le dire, comme c'est le cas ci-après dans la troisième forme.
- 7 La troisième forme d'*ethos* de rupture concerne une prétention à « s'exprimer en rupture ». On a alors affaire à des présentations de soi à travers lesquelles les locuteurs prétendent avoir l'occasion de « s'exprimer autrement ». Cette « expression autre » peut concerner différents types d'écarts : possibilité de dire autre chose, de s'exprimer sur un autre mode, de formuler différemment, de parler dans un autre registre... C'est

cette troisième forme d'*ethos* de rupture qui retient notre attention dans le présent article. En effet, elle fait surgir différents paradoxes et contradictions qui ne manquent pas d'intérêt pour l'étude de la vie politique et pour la compréhension de la prise de parole sur la scène publique : à travers la prétention à « s'exprimer en rupture », se jouent en effet certaines représentations du mensonge politique, de la parole convenue, et du dire légitime. Cette forme d'*ethos* de rupture souligne, par ailleurs, combien la possibilité de parler du discours politique (ses formats, ses contenus, ses expressions...) fait partie de l'activité politique elle-même : elle rappelle combien le discours est indissociablement lié à des postures de « surplomb » sur ce discours, illustrant l'importance de la fonction métalinguistique dans l'exercice du langage.

## 2. Le genre « livre politique » : un espace éditorial privilégié pour prétendre « s'exprimer en rupture »

- 8 Comme nous l'exposons dans un autre travail (Krieg-Planque, à paraître), le genre « livre politique » apparaît comme un espace éditorial propice à l'élaboration d'une présentation de soi « en rupture ». Plus précisément, dans le livre politique, l'*ethos* de rupture se manifeste à travers une prétention à « s'exprimer en rupture », selon le troisième cas de figure identifié précédemment. Le recours à la réflexivité langagière apparaît ici clairement comme une modalité de construction de l'image de soi, soulignant ainsi l'importance d'un usage rhétorique du métadiscours. Néanmoins, à l'intérieur des livres qui portent cette prétention à s'exprimer en rupture, trois principaux types de rupture langagière peuvent être distingués, chacun permettant au livre politique d'être mis au service de la construction d'un certain type d'*ethos*.
- 9 Dans un premier ensemble d'ouvrages, la prétention à s'exprimer en rupture prend la forme d'une prétention à « dire la vérité ». L'auteur de l'ouvrage entend rompre avec les mensonges, et délivrer enfin, grâce au livre politique, une « parole vraie » – par différence avec une « parole fausse » qui serait tenue ailleurs. La rupture langagière telle qu'elle est donnée à voir porte ici sur le contenu : pour l'auteur de ce type de livre, il s'agit de révéler des scandales (qui étaient tus), de dénoncer une situation (qui demeurait tabou), de dire le vrai (en rupture avec des discours qui seraient marqués par la dissimulation). Depuis quelques années, et même s'il n'est pas le seul dans ce registre, Philippe de Villiers s'est fait le spécialiste de ce type de livre : les ouvrages *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu* (Albin Michel, 2015) et *J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu* (Fayard, 2019), illustrent tous deux parfaitement cet *ethos* de rupture qui repose par une prétention à dire la vérité, sur des modes qui rappellent par endroits la parole pamphlétaire (Angenot 1982, Hastings 2009, Passard 2015). Le type d'*ethos* de rupture que construit ce genre de livre n'est pas sans poser problème pour l'image de soi, qui fait apparaître des contrastes compliqués à orchestrer pour une personnalité politique : si cet *ethos* présente l'avantage de donner à voir son auteur comme une personne indépendante, libre, courageuse et exigeante, il produit aussi, pour les mêmes raisons, l'image d'une personnalité incontrôlable et incapable de fonctionner selon les logiques du groupe. Le caractère en définitive peu tenable de cette position pour le responsable politique explique peut-être la rareté de ce type d'*ethos* dans les livres politiques : la plainte de l'homme isolé luttant seul pour la vérité, caractéristique de la posture du pamphlétaire, semble peu compatible avec l'aspiration à des responsabilités. Les « stratégies de production de soi » dont le livre politique est

porteur, bien étudiées par Christian Le Bart (2012 : 171-203), s'avèrent ici d'une gestion délicate pour les professionnels de la politique.

- 10 Dans un second ensemble de livres politiques, la prétention à s'exprimer autrement se manifeste par une prétention à « adopter une liberté de ton ». C'est de nouveau la capacité à s'exprimer librement qui est avancée ici, mais bien plus sous l'angle de la « parole authentique » (par opposition avec ce qui serait ailleurs une parole formatée) que sous l'angle de la « parole de vérité » (par opposition au mensonge). Dans de telles postures, le livre politique apparaît comme un espace éditorial qui autorise l'expression d'une parole différente de celles qui s'exprimeraient sur d'autres scènes (médiatiques, tribuniennes, institutionnelles...), plus garantes d'une certaine conformité. De nombreuses formulations métalinguistiques jalonnent ce type d'ouvrage : « sans langue de bois », « loin des propos convenus », « rompant avec le politiquement correct »... La prétention à s'exprimer autrement prend alors la forme d'une capacité à s'affranchir des paroles convenues. C'est ainsi que Jean-Louis Debré, président du Conseil constitutionnel de 2007 à 2016, publie chez Laffont les notes qu'il a prises au quotidien durant ses fonctions, sous le titre *Ce que je ne pouvais pas dire, 2007-2016* :

Après neuf années passées à la tête du Conseil constitutionnel, Jean-Louis Debré renoue avec la liberté de ton qu'on lui connaît. [...] Il livre ici souvenirs, commentaires et mises au point sous la forme d'un journal tenu régulièrement au cours de ces neuf années, « au gré de mes humeurs », écrit-il [quatrième de couverture, 2016].

- 11 L'occasion que fournit le livre politique de s'exprimer sur le mode de la « liberté de ton » donne à voir l'image d'une personne capable de s'adapter aux situations : conscient de devoir s'en tenir à des formats contraints sur certaines scènes, l'homme politique se montre heureux de pouvoir, dans la mesure où la scène éditoriale l'y autorise, tout à la fois parler plus franchement et recourir à des tournures d'expression plus personnelles. Il peut et aime « s'exprimer autrement » quand la situation s'y prête. Dans le contexte plus global de la carrière, il donne le gage, avec ce type de livre, de sa capacité à s'exprimer sur la diversité des scènes sur lesquelles un homme politique est, de fait, amené à intervenir.
- 12 Dans un troisième ensemble d'ouvrages, la prétention à s'exprimer en rupture se traduit par une ambition à « oser prendre la parole ». Le livre *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !*, auquel nous nous intéressons en détail dans cet article pour les riches paradoxes qu'il met en lumière en termes d'image de soi, appartient à ce type d'ouvrages. Dans celui-ci, la rupture langagière concerne l'action de prise de parole elle-même : le livre politique permettrait de prendre la parole publiquement, alors même que les codes attendus dans l'arène politique devraient conduire le locuteur à se taire. En dépit de certaines ressemblances apparentes, ce type de livre est très différent du type pamphlétaire signalé plus haut : ici, il ne s'agit pas de dire publiquement ce que tout le monde passe sous silence, mais de prendre la parole en dépit de cadres sociaux qui interdisent ou inhibent une telle prise de parole. Ce n'est plus la question du complot ou de la désinformation qui est en jeu ici, mais celle de la domination sociale et des *habitus* disqualifiés. Le livre politique donne alors à voir la possibilité d'une transgression de l'ordre social : cet espace éditorial spécifique permettrait que s'exprime une parole socialement disqualifiée, une « voix des acteurs faibles » (Giuliani, Laforgue et Payet 2008). Dit autrement, le livre politique semble ici montrer, par l'exemple, comment il est possible pour les dominés de s'exprimer publiquement, tout en attestant combien leur parole politique est *a priori* dissuadée et disqualifiée par

ailleurs. On notera cependant que l'accès à la publication sous forme de livre suppose un capital social et un capital symbolique dont sont précisément privés la plupart des acteurs faibles. Il s'agit là d'un des paradoxes de ce type d'ouvrage, parmi d'autres paradoxes sur lesquels nous revenons en différents points de notre article.

### 3. Le candidat du NPA en 2012 et 2017 : l'*ethos* de rupture de Philippe Poutou

- 13 En réalité, si l'on observe les faits attentivement, c'est tout au long de son parcours politique sous la bannière du NPA que Poutou offre des manifestations de l'*ethos* de rupture, qu'il illustre de différentes manières, et dont il fait apparaître différentes contradictions.
- 14 Dès sa première candidature aux élections présidentielles, il publie *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule*<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage, il donne à voir la « rupture » comme étant une transgression par rapport aux normes de la prise de parole dans l'arène politique, illustrant ainsi l'*ethos* de rupture que nous avons identifié précédemment comme type de rupture langagière consistant à « oser prendre la parole ». Lors des présidentielles de 2017, le même ouvrage était de nouveau un instrument de communication du candidat trotskiste : il figurait dans les librairies aux côtés des ouvrages des autres candidats (*Mon agenda de président : 100 jours pour tout changer* de Nicolas Dupont-Aignan, *L'avenir en commun* de Jean-Luc Mélenchon, *Révolution* d'Emmanuel Macron...).
- 15 Revendiquant un « droit de prendre la parole » à la fois pour lui-même et pour les personnes qu'il veut représenter, Poutou expose son expérience du mépris social et de la violence symbolique vécue dans la transgression de la norme : il entend enfreindre les conventions politiques communes, en ce sens que, selon lui, il ose prendre la parole quand le cadre social normatif lui commanderait au contraire de se taire, de « fermer sa gueule ».
- 16 Lors des élections présidentielles suivantes, Poutou enrichit encore sa présentation de soi « en rupture », montrant sa capacité à incarner tout à la fois un « paraître en rupture », un « dire être en rupture » et un « dire s'exprimer en rupture ». Celles et ceux qui ont suivi la campagne présidentielle de 2017 se souviennent, sans doute, du débat télévisé organisé le mardi 4 avril entre les onze candidats présents au premier tour. Lors de ce *Grand Débat de la Présidentielle*, le candidat du NPA s'était distingué par ses critiques adressées à François Fillon et à Marine Le Pen, tous deux impliqués dans des affaires de détournement de fonds publics. Philippe Poutou soulignait ainsi à propos des personnalités politiques comme François Fillon : « C'est des bonshommes qui nous expliquent qu'il faut la rigueur, qu'il faut l'austérité, et eux-mêmes ils piquent dans les caisses publiques – donc il y a quand même un petit problème de ce côté-là. » Puis, s'adressant à Marine Le Pen, Philippe Poutou mettait à son tour la présidente du FN (Front National) face à ses contradictions : « Pour quelqu'un [Marine Le Pen] qui est anti-européen, ça gêne pas de piquer dans les caisses de l'Europe. Le FN, qui se dit anti-système, se protège grâce aux lois du système, grâce à l'immunité parlementaire. » Provoqué ensuite par Marine Le Pen, Philippe Poutou répliquait : « Nous, quand on est convoqués par la police, nous, ouvriers, on n'a pas d'immunité ouvrière. »
- 17 Immédiatement, les propos de Philippe Poutou étaient relayés sur les réseaux sociaux, nombre d'utilisateurs saluant le franc-parler du candidat du NPA et le bien-fondé de ses

critiques. Le syntagme néologique « immunité ouvrière », créé par défigement du terme « immunité parlementaire », rencontrait un vif succès. Quelques jours plus tard, Philippe Poutou commentera ainsi l'accueil chaleureux réservé à sa prise de parole : il y a eu « une satisfaction de m'avoir entendu dire ce que personne ne pouvait ou n'a su dire »<sup>2</sup>, soulignant sa capacité à s'exprimer en rupture sur le mode de la prétention à « dire la vérité ».

- 18 Dans le même temps, divers journalistes et personnalités politiques se répandaient en railleries à l'encontre du candidat du NPA, ironisant sur sa tenue vestimentaire, sur sa gestuelle, sur sa manière d'être, sur son allure, sur son style... De fait, lors du débat du 4 avril, alors que tous les hommes présents sur le plateau portaient un costume sombre et une cravate, Philippe Poutou portait un jean et un t-shirt de couleur claire à manches longues. Le soir de l'émission, sur BFMTV, la journaliste Anna Cabana estime : « [Philippe Poutou] s'est conduit de manière irrespectueuse, [notamment parce qu'il] se retroussait les manches, se retournait pour parler avec son public. » Le 5 avril, Luc Ferry, ancien ministre de l'Éducation nationale, tweete : « Avec @PhilippePoutou débraillé en Marcel pour représenter les ouvriers, pas étonnant qu'ils aillent massivement chez Le Pen #LeGrandDebat ». Le 7 avril, sur France Info, Marion Maréchal-Le Pen ironise : « Je sais qu'il y a eu une espèce d'enthousiasme généralisé parce qu'il est venu en pyjama et qu'il ne s'était pas rasé ».
- 19 Sur le fond, le discours de Philippe Poutou était tout à fait consistant au plan politique, et argumentativement étayé : le candidat du NPA dénonçait le détournement des institutions de la démocratie représentative au profit d'intérêts personnels, et il insistait sur l'hypocrisie à dénigrer un « système » dont les détracteurs sont en réalité les premiers profiteurs. Il soulignait également un certain type d'inégalité sociale, confirmant sa capacité à tenir des propos intrinsèquement politiques. Mais, pourtant, Poutou se voyait disqualifié du fait de l'*ethos* dont il était le porteur : jugé non-conforme à ce qui est attendu d'un homme politique par sa façon d'être et de parler, il voyait son discours discrédité sans discussion sur le fond. Cette situation, qui par ailleurs est caractéristique de l'argument *ad hominem* (Amossy 2003), suggère la manière dont nous abordons ici l'*ethos* de rupture : une façon d'être et/ou de s'exprimer autrement dans l'arène politique, qui révèle des stratégies de présentation de soi cohérentes – bien que non-exemptes de paradoxes.

#### 4. « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! » : analyse linguistique et discursive d'un objet éditorial

- 20 Ce titre de l'ouvrage publié en 2012 mériterait à lui seul bien des développements : en effet, il est porteur de plusieurs aspects importants de notre analyse. L'article indéfini « un » peut être interprété ici comme étant dans son emploi générique : l'« ouvrier » auquel il est fait référence dans l'énoncé est considéré comme un exemplaire typique de sa catégorie (comme dans « un bégonia a besoin d'être arrosé régulièrement »). Cette « mise en typicité », si l'on peut dire, de Philippe Poutou n'est pas sans ambivalence. D'un certain point de vue, de manière plutôt négative voire insultante, elle dépersonnalise l'auteur en le réduisant à être le simple exemplaire d'une catégorie, celle de l'« ouvrier » (l'usage du pronom démonstratif neutre « ce/c' » plutôt que du pronom personnel « il », dans la dislocation, accentue encore le sens générique de l'article « un » et produit une « chosification » de Poutou). D'un autre point de vue, plus

positif mais moins convaincant, cette mise en typicité lui confère la capacité à représenter une catégorie (dans le cas présent la catégorie sociale des ouvriers), ce qui est précisément le propos du candidat trotskiste. Dans tous les cas, et comme le remarquent Michel Arrivé, Françoise Gadet et Michel Galmiche (1986 : 76), l'emploi générique de l'article indéfini « est très souvent sollicité dans les jugements de portée morale : “un enfant doit le respect à ses parents” ». C'est ainsi une dimension sentencieuse qui s'attache au titre *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !*, conférant à la thèse qui est assertée à la fois une portée de vérité générale et une valeur normative. Cette dimension sentencieuse est syntaxiquement amplifiée par l'opération de détachement, comme procédé de mise en relief du sujet, lequel se trouve sur-thématisé par extraction et reprise : sans détachement, l'énoncé serait rhétoriquement affaibli (« un ouvrier est là pour fermer sa gueule »). Le recours à la préposition « pour » est également remarquable : suivie d'un verbe à l'infinitif, elle exprime ici la finalité. Par différence avec ce qu'aurait été une phrase sans cette préposition (« un ouvrier, ça ferme sa gueule »), l'énoncé retenu pour le titre de l'ouvrage met l'accent sur le dessein que l'ouvrier est supposé accomplir, sur la place qui lui est assignée. En termes plus sociologiques, nous dirons que l'énoncé met en relief la question du « rôle attendu », notion dont nous voyons l'importance au fil de ce travail.

- 21 Il demeure, dans cet énoncé en définitive très riche en significations, une énigme : celle de la référence de l'adverbe de lieu « là ». En effet, il est bien difficile de savoir à quoi « là » renvoie dans *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* Supposé assurer l'ancrage spatial de l'action, l'adverbe « là », dans le cas présent, reste référentiellement très sous-déterminé, renvoyant de manière très floue à une « position », à une « place », à une « scène », à une « agora », ou encore à une « arène »... C'est cette dernière piste qui aura notre préférence interprétative, lorsque nous distinguerons la « scène publique » et l'« arène politique ». Il n'en reste pas moins que le titre de l'ouvrage, en lui-même, laisse la référence dans le vague, livrant le lecteur à une pluralité d'interprétations.
- 22 Enfin, même si ni la couverture du livre ni la page de titre n'ont recours aux guillemets, l'énoncé « Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule ! » apparaît comme proféré ailleurs, et adressé à Philippe Poutou ou à l'un de ses camarades. L'énoncé retenu a donc une dimension profondément dialogique. On ne manquera pas, dès lors, de relever que l'énoncé en son ensemble, et singulièrement la locution verbale « fermer sa gueule », emprunte à une variété du français qui situe le propos rapporté dans un registre familier. Dès lors, le titre du livre suggère que certaines personnes s'autorisent à l'égard des ouvriers des familiarités de langage, symbole du mépris social qui constitue l'un des thèmes de l'ouvrage.
- 23 Sous un titre qui est à la fois ambitieux (il est sous-tendu par une thèse idéologique forte) et anecdotique (il reprend une déclaration circonstancielle, qui se présente en termes ordinaires), le volume publié est un court opuscule de 47 pages. La brièveté de l'ouvrage mérite d'être commentée. Tout d'abord, le livre de Poutou contraste ainsi avec la majorité des livres politiques, qui avoisinent en général plutôt les 160 ou les 250 pages (en 2012, les ouvrages des autres candidats vont de 160 à 368 pages<sup>3</sup>). Ensuite, les effets de sens possibles produits par la brièveté du format sont multiples : modestie et simplicité de l'auteur, proximité du texte avec la brochure militante ou avec le genre manifestaire, apparence d'un texte rédigé dans l'urgence... Dans tous les cas, la faible pagination facilite un prix de vente bas, qui, de fait, a été fixé à 5€. A l'intérieur, le volume est structuré en neuf courts chapitres, dont le premier s'intitule « Impossible

de porter la parole des 99% contre les 1% ? ». Cette thématique de la « parole des 99% », héritée du mouvement Occupy Wall Street de 2011 (Haas *et al.* 2018), est également présente dans le paratexte, puisque tel est le court paragraphe de la quatrième de couverture :

Je suis l'inconnu de la prochaine élection présidentielle, le candidat invisible. Je m'appelle Philippe Poutou. Je suis ouvrier mécanicien dans une usine automobile. Je suis différent de tous ces politiciens professionnels tellement éloignés de notre vie...  
Pourquoi ceux d'en bas n'auraient-ils pas aussi le droit de prendre la parole ?

- 24 Le livre est publié aux Editions Textuel, une maison d'édition connue pour ses ouvrages originaux et de qualité, à l'intérieur desquels les livres vecteurs d'engagement politique ou de critique sociale ne représentent qu'une petite partie, à travers les collections « Conversations pour demain », « La Discorde » et « Petite Encyclopédie critique ». Le livre de Philippe Poutou est publié dans cette dernière collection, que dirigent Philippe Corcuff (enseignant-chercheur en science politique, également militant libertaire et altermondialiste) et Lilian Mathieu (chercheur en sociologie, dont les travaux portent sur les mouvements sociaux et sur la prostitution).
- 25 L'auteur du livre, Philippe Poutou, signe là, à 45 ans, son premier ouvrage (et le seul, à ce jour). Dire qu'il *signe* l'ouvrage est à prendre littéralement : page 45, à la suite de la dernière ligne du dernier chapitre, et avant la page de « Post-scriptum », on peut lire cette mention :
- Philippe Poutou  
Bordeaux
- 26 Cette sémiotique de la signature indique bien le caractère « ordinaire » du rédacteur du texte : scripteur « profane », « auteur-répondant » et non pas « auteur-auctor », selon la terminologie de Maingueneau (2009), Poutou se donne à voir comme s'exprimant de manière située, loin des élites parisiennes, depuis une grande ville de province qui renvoie à sa vie quotidienne et à son lieu de travail (il est alors ouvrier à Blanquefort, commune limitrophe de Bordeaux).
- 27 A la lecture de ce bref volume, l'attention est attirée par l'importance des pronoms personnels et des déterminants possessifs, qui se distinguent tant par leur fréquence d'apparition que par les enjeux de signification qu'ils recèlent : « je », « nous », « ils », « on », « nos », « notre », « leurs »... jalonnent les 47 pages du volume, formant un réseau serré, à la fois limpide et subtil. Dans les deux subdivisions qui suivent, les pronoms personnels et les déterminants possessifs constitueront nos clés d'entrée dans le texte, et nous montreront comment un certain récit de soi et la mise en discours d'un antagonisme de classe servent de substrat à l'*ethos* de rupture incarné par Poutou.

## 5. Un récit de soi : dire l'expérience du mépris social et d'une parole disqualifiée

- 28 Le livre de Poutou relève en partie d'une forme de récit de soi, empruntant ainsi au champ des « écritures de soi » (Françoise Simonet-Tenant 2017), qui inclut le vaste ensemble des mémoires, journaux personnels, correspondances, confessions, confidences... Rédigé à la première personne du singulier, ce livre a recours à un « je » qui renvoie très clairement à une individualité qui est à la fois située et ordinaire. L'incipit de l'ouvrage exprime la dimension située :

Je m'appelle Philippe Poutou, j'ai quarante-cinq ans. Je suis ouvrier mécanicien à l'usine Ford de Blanquefort en Gironde. J'y travaille depuis 1996, en ayant commencé par trois années d'intérim. Je gagne 1 800 euros nets par mois. Je suis militant à la CGT et, avec mes camarades de travail, nous avons réussi, grâce à un long combat de quatre ans contre la multinationale, à empêcher la fermeture de l'usine en sauvegardant mille emplois (9).

- 29 La dimension ordinaire du locuteur, pour sa part, est rappelée en ouverture du dernier chapitre : « Je ne suis pas un super-militant, ni un super-candidat, encore moins un super-héros. Seulement un homme ordinaire, qui retournera travailler à l'usine à plein-temps après la campagne présidentielle » (43).
- 30 Le « je » de l'expérience vécue par l'auteur relate différentes situations qu'il identifie à du « mépris social » (syntagme qui revient à onze reprises dans ce bref livre de 47 pages), le plus souvent subies sur la scène médiatique, et au cours desquelles les interlocuteurs du candidat trotskiste exerceraient à son encontre diverses violences symboliques. Avec « paternalisme » et « arrogance » (20), selon Poutou, ces interlocuteurs moquent plus ou moins explicitement les façons de se tenir du candidat du NPA, ses modes d'expression, ses manières de réagir dans l'interaction, son cursus scolaire et professionnel... : selon l'auteur, le fait d'être non-conforme à ce qui est attendu d'un homme politique attire sur lui des réactions hautaines et des remarques dédaigneuses.
- 31 Le candidat du NPA dénonce « l'attitude condescendante de la plupart des politiciens, ou des bien-pensants, à l'égard d'une candidature qui n'est pas issue de leur milieu social et "qui n'en a pas les codes" » (10). Il estime être un piètre détenteur de capital médiatique : « C'est un peu comme si, en tant qu'ouvrier et peu habitué à faire des bons mots devant les caméras, je ferais bien de retourner à la place qui m'est assignée, l'usine, et de fermer ma gueule » (*ibid.*).
- 32 « Fermer sa gueule ». Telle est bien la locution la plus emblématique de l'ouvrage et de l'expérience du mépris social vécue par Philippe Poutou, même si c'est là sa seule occurrence dans le livre. Car, en définitive, la violence symbolique la plus vive qui serait exercée sur le candidat trotskiste est la disqualification de sa parole : parce que Poutou s'exprime selon les codes de dominés, les dominants et leurs alliés lui contesteraient toute capacité à tenir une parole politique consistante. Dans un article consacré à l'injure sexiste en politique, Claire Oger (2006) étudie des livres de femmes politiques : celles-ci y racontent comment, en tant que femmes, il leur est dénié toute prétention à la parole politique légitime. Ici, c'est en tant qu'ouvrier que Philippe Poutou verrait sa parole disqualifiée, voire son droit à la parole récusé, et que l'accès à l'arène politique lui serait refusé.
- 33 De fait, en tant que dominé, il ne dispose pas de l'espace de parole légitime dont bénéficient les dominants qui s'emploient à jouer les règles d'un jeu politique policé. Mais, comme nous le verrons plus loin, il se peut que Poutou soit doté des propriétés nécessaires pour se faire entendre dans ce qu'il a à dire, en tant que représentant d'une catégorie – ce qui rend la situation plus complexe qu'il y paraît, ainsi que nous l'expliquons dans la dernière partie de ce travail.
- 34 Par certains aspects, le type de récit de soi mené par Philippe Poutou rappelle le genre autosociobiographique, mode d'écriture « qui consiste à lier étroitement le récit d'un devenir individuel aux conditions sociologiques de l'existence du narrateur » (Montémont 2017 : 99). Bien représenté en France par les textes d'Annie Ernaux (*La*

place, *La honte, Les années...*) et de Didier Eribon (*Retour à Reims*), ce genre d'écriture de soi raconte combien il est coûteux d'oser « sortir de sa place » et de vouloir « prendre place » dans des univers sociaux dont on ne maîtrise pas les usages et les manières, s'exposant tout à la fois à la violence symbolique des dominants et au sentiment douloureux et complexe de « trahir sa classe ». Néanmoins, en dépit d'une certaine proximité avec l'autosociobiographie, le livre de Philippe Poutou s'en distingue sur au moins deux points.

35 D'une part, il est ouvrier et il entend le rester (Annie Ernaux et Didier Eribon, eux, racontent comment ils sont sortis de leur condition). Philippe Poutou relate l'expérience d'une personne qui n'est pas, et qui n'entend pas, devenir un professionnel de la politique. En effet, de même que son prédécesseur Olivier Besancenot, Poutou limite à deux le nombre de ses candidatures aux élections présidentielles, se refusant à être un « candidat à vie », et estimant que « dans une véritable démocratie les responsabilités doivent tourner » (9). Philippe Poutou se présente comme un ouvrier qui prétend prendre la parole dans l'arène où s'expriment d'ordinaire ces mêmes professionnels de la politique que Poutou refuse de devenir (arène que désigne peut-être l'adverbe de lieu « là », comme nous l'avons suggéré plus haut). Dit autrement, Poutou n'a aucunement le sentiment ou l'intention d'usurper une place, mais a « simplement » pour objectif de faire entendre une parole politique depuis une place dont il découvre (ou fait mine de découvrir) qu'elle n'est socialement pas prévue pour être le support de ce type de parole.

36 D'autre part, il veut non seulement illustrer des fonctionnements sociaux, mais aussi s'exprimer « pour d'autres » (une telle conséquence n'est pas nécessairement exclue chez Ernaux ou chez Eribon, mais chez Poutou c'est là l'objectif même). Le « je » du témoignage de Philippe Poutou a pour finalité de démontrer et de dénoncer la discrimination dont il serait victime, et dont d'autres personnes aux propriétés sociales analogues sont victimes. Dès lors, il s'agit pour le candidat trotskiste de porter la voix de ces dominés, dont Poutou ne se veut qu'un représentant parmi d'autres :

En tant que salarié ordinaire, je suis en quelque sorte le porte-parole des sans-voix, de ceux qui sont perpétuellement méprisés, des « invisibles » qui n'existent quasiment pas dans l'espace public. Je ne veux pas parler à la place des autres, mais ma candidature peut et doit servir à dire que nous sommes là, nous les exploités, qui produisons les richesses. [...] Je veux essayer d'exprimer la parole des travailleurs, des opprimés, des sans-voix. Il n'y a pas de raison de m'empêcher de porter cette parole-là au cours de l'élection présidentielle » (20 et 45).

37 Comme on le comprend aisément, tout « récit de soi » qu'il puisse être, le livre de Philippe Poutou n'est pas une réflexion relevant de la psychologie individuelle, mais un ouvrage au service d'une question sociale, d'un « nous ».

## 6. De « je » à « nous », et de « nous » à « eux » : le discours au service de l'expression d'un antagonisme de classe

38 Les pronoms personnels et les déterminants possessifs continuent ici de constituer la catégorie d'analyse à partir de laquelle nous guidons notre propos. En de nombreux passages de l'ouvrage, le « je » de l'individualité de Philippe Poutou est relayé par un « nous » qui renvoie à du collectif (il ne s'agit jamais d'un « nous » d'auteur). Deux

collectifs distincts peuvent être repérés, en fonction de la valeur attribuable au pronom « nous » dans chaque contexte<sup>4</sup>. Dans certains emplois, très minoritaires, le « nous » a une valeur exclusive, et désigne Philippe Poutou et « ils » les camarades de Blanquefort (en excluant le lecteur du livre). C'était le cas dans l'incipit cité plus haut (« avec mes camarades de travail, nous avons réussi »). C'est le cas également dans cette citation, où l'engagement dans l'action et la participation à une lutte très concrète permettent de passer du « je » au « nous » : « A l'usine Ford de Blanquefort, là où je travaille, nous avons eu la chance d'avoir ces conditions favorables [à la lutte]. Bon, c'est vrai, cette chance nous sommes allés la chercher » (34).

- 39 Dans d'autres emplois, « nous » a une valeur inclusive, et désigne Philippe Poutou et « vous » les dominés (vous qui peut-être lisez ce livre). L'ouverture du cinquième chapitre illustre cet usage :

Dès notre plus jeune âge, on nous apprend à accepter la société telle qu'elle se présente à nous. On nous apprend à la boucler. Il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Nous les ouvriers, les prolos, les pauvres gens, les opprimés, ceux qui n'ont rien d'autre que leur dignité... on serait dans le camp de ceux qui ne savent pas » (27).

- 40 Ainsi, le passage du « je » au « nous » permet de référer tantôt à un collectif de lutte très empirique, celui des « camarades de l'usine », tantôt à un collectif plus abstrait partageant une condition commune de classe sociale. Le « nous » exclusif est de loin le plus fréquent dans le livre, faisant ainsi avant tout du « nous » un pronom permettant de représenter les dominés. Rappelant le « nous, ouvriers » du débat du 4 avril 2017, Poutou évoque ainsi un « nous, gens d'en bas » (14), un « nous, les opprimés » (21), un « nous » de classe sociale dans une conception marxiste et internationaliste tout à fait claire.

- 41 Un extrait du livre aide à repérer combien le passage du « je » au « nous » opère une forme de *représentation* (au sens fort d'une « substitution », ou encore de « chose qui tient lieu de quelque chose d'autre ») : la juxtaposition « de moi, de nous », ici interprétable comme une reformulation plutôt que comme une énumération, indique bien que Philippe Poutou est mobilisé, sur la scène médiatique, comme le représentant d'une condition sociale :

Je voyais bien sur leur visage [celui des chroniqueuses d'une émission et des journalistes et personnalités présentes sur le plateau], comme l'ont vu ceux qui se trouvaient devant leur écran, que je n'étais pas à ma place. Ce soir-là, ils ont beaucoup ri de moi, de nous, car il n'y avait rien de personnel dans leurs sarcasmes à peine voilés. C'était simplement l'expression, pas nécessairement consciente, de leur mépris social à notre égard (22).

- 42 Il s'agit de suggérer que les attaques dont Poutou est l'objet, en tant que dominé qui en assume les stigmates (codes vestimentaires, façons de se tenir et de parler...), sont le garant de sa capacité à représenter un certain public, et par suite de défendre les intérêts de ce public. La rupture comportementale, et les réactions qu'elle suscite de la part des dominants, participe donc d'une certaine argumentation politique qui est mise au service du candidat du NPA.

- 43 Dans *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !*, le passage du « je » au « nous » s'articule à un second jeu de pronoms, dans lequel s'opposent « nous » et « eux ». En contexte, ce pronom de troisième personne du pluriel renvoie aux « “permanents” de la politique, qu'ils soient de droite ou de gauche » (16), à « la classe des riches » (25), aux « politiciens professionnels » (29), aux « puissants » (30), aux « capitalistes » (33), aux

« classes dominantes » (37), aux « possédants » (38), ou tout à la fois aux « possédants, aux privilégiés et à la caste politicienne » (*ibid.*)... Ainsi, l'opposition entre « nous » et « eux » exprime des rapports sociaux et renvoie à un antagonisme de classe, constitutif de l'idéologie du parti trotskiste dont se réclame Philippe Poutou. On retrouve ce même antagonisme de classe, également exprimé grâce aux pronoms personnels et déterminants possessifs, dans bien d'autres discours du NPA, à commencer par les slogans de campagne, qu'il s'agisse du slogan des élections présidentielles de 2012 (« Aux capitalistes de payer leurs crises ») ou de celles de 2017 (« Nos vies, pas leurs profits », slogan qui prolonge celui d'Olivier Besancenot en 2002 et en 2007, « Nos vies valent plus que leurs profits »).

- 44 En différents passages du livre, des rapprochements avec d'autres contextes nationaux permettent à l'auteur de mettre en relief la réalité du rapport de force entre « nous » et « eux » : « Comme le disent les Indignés américains [mouvement Occupy], la parole des 99% que nous sommes face aux 1% qui monopolisent les richesses et les pouvoirs doit s'exprimer publiquement ! » (11)
- 45 Ainsi, l'ouvrage *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* apparaît comme un récit de soi, où un « je » permet de faire émerger une conscience de classe, un « nous », défini par sa position dans des rapports de production économique et de distinction culturelle, face à un « eux », ennemi de classe et détenteur du capital sous divers aspects. A l'instar de la « conférence gesticulée » (Krieg-Planque 2012), envisagée comme instrument d'*empowerment* au service de l'éducation populaire, le livre politique est ici un moyen de parler de soi comme expérience qui peut faire sens pour d'autres, et qui peut contribuer à leur conscientisation en vue de leur émancipation.

## 7. Les paradoxes de la prise de parole publique des dominés : une présentation de soi « en rupture »... mais en conformité avec un rôle attendu ?

- 46 Tout au long de ce travail, nous nous sommes intéressée à la manière dont Philippe Poutou incarne différentes formes d'*ethos* de rupture : le candidat du NPA recourt à une image de soi en rupture qui relève à la fois d'un « paraître en rupture », d'un « dire être en rupture » et d'un « dire s'exprimer en rupture ». Cette troisième forme, sans exclure des prétentions à « dire la vérité » et à « adopter une liberté de ton », se manifeste plus encore chez l'auteur sur le mode d'une ambition à « oser prendre la parole », comme l'illustre de manière emblématique le livre *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* paru en 2012.
- 47 A ce stade de la réflexion, un questionnement émerge, sous forme d'un paradoxe apparent. A certains égards, Poutou est bel et bien dans la transgression des codes. En effet, en rapport avec le rôle attendu de l'homme politique classique, il est effectivement en rupture (par son maintien corporel, sa tenue vestimentaire, ses façons de parler, ses réactions, etc.). Mais, d'un autre point de vue, Poutou est parfaitement ajusté à un certain *ethos* préalable (Maingueneau 2013), celui de l'ouvrier, ou du moins du travailleur de milieu populaire. En rapport avec ce rôle attendu, il est donc tout à fait conforme (d'aucuns diraient de Poutou qu'il « joue son rôle », ou encore qu'il « fait du NPA »).

- 48 Pour penser ce paradoxe, il importe de ne pas le réduire à une simple contradiction, ou bien de le considérer comme une incongruité anecdotique. Bien au contraire, cette tension entre « différence » et « conformité » oblige à enrichir le questionnement, dans le cadre plus général des prises de parole sur la scène publique et en relation avec des arènes spécifiques : ici, c'est paradoxalement la conformité à l'*ethos* ouvrier qui rend possible l'*ethos* de rupture, d'où un basculement fort intéressant entre attitude hérétique et comportement conventionnel.
- 49 De fait, Philippe Poutou a accès à la scène publique : sa parole est publicisée, son image est médiatisée, etc. En revanche, si la parole du candidat du NPA est jugée légitime dans certains types d'arènes (en particulier les arènes de protestation : manifestations de rue, piquets de grève, blocages d'usine...), elle paraît disqualifiée dans les arènes politiques comme lieux d'affrontement entre acteurs aspirant réellement au pouvoir, où semble dénié au candidat la capacité à tenir une parole politique légitime. Les violences symboliques expérimentées par Poutou et relatées dans son ouvrage attestent son accès à la scène publique ; en revanche, elles semblent témoigner de son exclusion de l'arène politique. De ce point de vue, son récit de soi accrédite la thèse, avancée par différents auteurs d'un volume collectif (François et Neveu éd. 1999), selon laquelle la parole des professionnels de la politique l'emporte sur celle des « gens ordinaires » dans les espaces réservés aux discours politiques autorisés. Le candidat trotskiste observe en ce sens, dans son ouvrage, combien les phénomènes de domination sociale conduiraient à discréditer d'emblée la parole des citoyens ordinaires, au bénéfice des seuls « politiciens professionnels » : « En donnant toujours la parole aux mêmes, les médias dominants perpétuent l'idée que le pouvoir politique est une affaire de professionnels, et pas une affaire de citoyens » (25).
- 50 Mais, d'un autre point de vue, l'*ethos* de rupture mis en scène par Poutou à travers sa conformité à un *ethos* ouvrier peut faciliter son accès à des scènes médiatiques qui, selon certains travaux (Leroux et Riutort 2013), ont de plus en plus tendance à valoriser la simplicité, l'amateurisme, les candidats humbles, etc., sur fond de dés-institutionnalisation du champ politique, de discrédit des élites, et de critique de la professionnalisation politique.
- 51 En définitive, à travers tous ses paradoxes, le livre de Philippe Poutou, et l'analyse que nous en avons proposée, vient nourrir la réflexion sur la prise de parole des dominés, et sur les représentations contrastées de cette prise de parole. Mobilisant une réflexion sociologique (Juhem et Sedel éd. 2016) au cœur d'une analyse discursive qui en paraît ici indissociable (Ferron, Née, Oger éd., à paraître), nous formulons quelques questions que les mouvements sociaux contemporains et le renouvellement des formes de l'engagement invitent à approfondir. Comment peut se constituer un « porte-parole » des « sans-parole » ? Quels sont, pour la promotion des causes, les effets plus ou moins délétères de la professionnalisation de la communication politique et sociale ? L'élaboration d'un *ethos* de rupture réfutant la détention de tout capital médiatique peut-elle finalement faciliter l'accès à certaines scènes publiques ?... Ce ne sont là que quelques-unes des questions – essentielles en sociologie politique, et vitales pour les démocraties contemporaines – qui émergent au terme de ce travail, et qui engagent à poursuivre la réflexion sur les conditions d'accès des groupes dominés à des arènes contrôlées.
- 52 Par ailleurs, à la croisée de l'analyse du discours et des études rhétoriques, le travail que nous avons présenté ici met en relief l'importance d'un usage rhétorique du

métadiscours (ici, « dire s'exprimer en rupture », à l'intérieur de quoi nous avons distingué « dire la vérité », « adopter une liberté de ton », et « oser prendre la parole »), et la nécessité de toujours rapporter de tels usages à des genres et à des formats spécifiques (ici, le genre éditorial « livre politique »). Notre travail, à travers l'étude de données empiriques bien circonscrites, montre ainsi son ancrage dans un domaine de recherche plus large : celui de l'analyse de la réflexivité langagière dans ses usages critiques en contexte socio-politique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Amossy, Ruth. 2002. « Ethos », Charaudeau, Patrick et Dominique Maingueneau (éds). *Dictionnaire d'analyse du discours* (Paris : Seuil), 238-240
- Amossy, Ruth. 2003. « L'argument *ad hominem* dans l'échange polémique », Declercq, Gilles, Michel Murat & Jacqueline Dangel (éds). *La parole polémique* (Paris : Editions Honoré Champion), 409-423
- Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : Presses Universitaires de France)
- Angenot, Marc. 1982. *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes* (Paris : Payot)
- Arrivé, Michel, Françoise Gadet & Michel Galmiche. 1986. *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française* (Paris : Flammarion)
- Ferron, Benjamin, Emilie Née & Claire Oger (éds). A paraître. « Donner la parole aux “sans-voix” ? » (colloque <https://sansvoix.sciencesconf.org>).
- François, Bastien, et Erik Neveu (éds). 1999. *Espaces publics mosaïques. Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes)
- Giuliani, Frédérique, Denis Laforgue & Jean-Paul Payet (éds). 2008. *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes)
- Goffman, Erving. 1973 [1959]. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi* (Paris : Minuit)
- Guérin, Charles, Jean-Marc Leblanc, Jordi Pia & Guillaume Soulez (éds). A paraître. *L'ethos de rupture, de l'Antiquité à nos jours* (Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle)
- Haas, Allisson, Hayson Chalco, Antoine Guerreiro & Joseph Gotte. 2018. « We are the 99%... are we ? Le cadrage universaliste d'Occupy Wall Street et ses limites », *Avril21. Blog des étudiant.e.s du master de Communication politique et publique en France et en Europe*, (Université Paris-Est Créteil) [en ligne : <http://avril21.eu/non-classe/we-are-the-99-are-we-le-cadrage-universaliste-doccupy-wall-street-et-ses-limites>]
- Hastings, Michel. 2009. « De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du “dire vrai” en politique », *Mots. Les langages du politique* (Lyon : ENS Editions), 91, 35-49.

- Juhem, Philippe, et Julie Sedel (éds). 2016. *Agir par la parole. Porte-parole et asymétries de l'espace public* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes)
- Krieg-Planque, Alice. 2012. « La “conférence gesticulée” comme théâtre politique et expérience personnelle : militantisme et travail de l'intime », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures* (Paris : L'Harmattan), vol. 2, 167-170.
- Krieg-Planque, Alice. A paraître. « Le genre “livre politique” comme espace d'expression d'un discours transgressif : ethos de rupture et réflexivité langagière », actes en ligne du Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2020, Montpellier, 6-11 juillet 2020).
- Le Bart, Christian. 2012. *La politique en librairie. Les stratégies de publication des professionnels de la politique* (Paris : Armand Colin)
- Leroux, Pierre, et Philippe Riutort. 2013. *La politique sur un plateau. Ce que le divertissement fait à la représentation* (Paris : Presses Universitaires de France)
- Maingueneau, Dominique. 2009. « Auteur et image d'auteur en analyse du discours », *Argumentation et analyse du discours* (Université de Tel-Aviv, Groupe Adarr), 3.
- Maingueneau, Dominique. 2013. « L'ethos : un articulatoire », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature* (Université de Liège), 13.
- Montémont, Véronique. 2017. « Autosociobiographie », Simonet-Tenant Françoise (éd). *Dictionnaire de l'autobiographie. Ecritures de soi de langue française* (Paris, Honoré Champion), 99-100.
- Oger, Claire. 2006. « Dialectique de la parole et du silence. Emergence et fonction de l'injure sexiste en politique », *Communication* (Québec : Université Laval), vol.25/1, 11-45
- Passard, Cédric. 2015. *L'âge d'or du pamphlet : 1868-1898* (Paris : CNRS Editions).
- Simonet-Tenant, Françoise (éd). 2017. *Dictionnaire de l'autobiographie. Ecritures de soi de langue française* (Paris, Honoré Champion)

## NOTES

1. Poutou, Philippe. 2012. *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* (Paris : Editions Textuel).
2. *Libération*, vendredi 14 avril 2017, pp. 14-15, interview de Philippe Poutou sous le titre « Poutou : “Aucune raison de subir et de se taire” ».
3. Respectivement *Le printemps français. Ou comment les petits vont libérer la France !*, de Nicolas Dupont-Aignan (candidat de Debout la France) et *Un monde sans la City ni Wall Street. Un grand chantier pour demain*, de Jacques Cheminade (candidat Solidarité & Progrès).
4. Rappel : En linguistique de l'énonciation, il est courant de distinguer le « nous » inclusif et le « nous » exclusif. Dans sa valeur inclusive, le pronom « nous » désigne l'énonciateur et le destinataire (« je » et « tu », comme dans « Toi et moi, nous sortirons les derniers » ou « Marions-nous »). Dans sa valeur exclusive, le pronom « nous » désigne l'énonciateur et un tiers, à l'exclusion du destinataire (« je » et « il », comme dans « Lui et moi, nous sommes cousins » ou « Nous te demandons de venir »).

---

## RÉSUMÉS

Ce travail vise à identifier certaines des formes de l'*ethos* de rupture en politique, et à en cerner les éventuels paradoxes dans le contexte de la vie politique française. Le cas retenu pour cette étude est la figure de Philippe Poutou (Nouveau Parti Anticapitaliste), telle que celle-ci est donnée à voir sur la scène publique, notamment à travers l'ouvrage *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* publié par Poutou en 2012. L'analyse de ce livre politique met en relief le recours à la réflexivité langagière comme modalité de construction de l'« image de soi », soulignant ainsi l'importance d'un usage rhétorique du métadiscours. A un autre niveau, cette analyse permet également de repérer les formes et les enjeux d'une image de soi en rupture avec les normes sociales de la prise de parole politique légitime, amenant à un questionnement sur les conditions d'accès des groupes dominés à des arènes contrôlées.

This work aims at identifying some forms of *ethos* presented as breaking with the past (“*ethos* of rupture”) in politics, and to show its paradoxes in the context of French political life. The selected case study is the figure of Philippe Poutou (Nouveau Parti Anticapitaliste), as it can be observed on the public scene, in particular through his book *Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !* (A worker is there to shut his mouth!) published by Poutou in 2012. The analysis of this political book highlights the use of language reflexivity in the construction of a “self-image”, thus underlining the importance of a rhetorical use of metadiscourse. At another level, this analysis allows for identifying the forms and stakes of a self-image that breaks with the social norms of legitimate political speech, thus questioning the conditions of access of dominated groups to controlled arenas.

## INDEX

**Mots-clés** : ethos, rhétorique de rupture, livre politique, Poutou (Philippe), NPA (Nouveau Parti Anticapitaliste)

**Keywords** : ethos, rhetoric of rupture, political book, Poutou (Philippe), anti-capitalism

## AUTEUR

ALICE KRIEG-PLANQUE

Université Paris Est-Créteil, CEDITEC